

**Miguel A. Semán**

**LE MUSÉE  
DES RÊVES**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Nelly Guicherd

La dernière goutte

**J**E M'ÉTAIS LEVÉ TARD, je ne me suis pas pressé pour autant. Je me suis dirigé vers la salle de bains au fond du couloir et j'ai pris une douche glacée, pas par plaisir, mais parce que la chaudière ne fonctionnait pas non plus ce jour-là. Après m'être rasé en grelottant, j'ai enfilé mes vêtements et regagné ma chambre. J'ai pris mes papiers et, avant de sortir, j'ai jeté un dernier coup d'œil aux quatre murs et au plafond. J'ai fermé à clef et je me suis engagé dans les escaliers avec la sensation que quelque chose, j'ignorais quoi, ne tournait pas rond. Avant d'atteindre le rez-de-chaussée, je suis revenu sur mes pas. J'ai remis la clef dans la serrure et, lentement, j'ai ouvert la porte. Tout était à sa place. J'ai avancé jusqu'au lit et je me suis arrêté devant les draps défaits. À cet instant, une pensée étrange m'a traversé l'esprit. Une idée qui semblait appartenir à un autre. Si quelqu'un pouvait lire, dans les plis de nos draps, les rêves de la nuit précédente, nous serions tous condamnés. J'ai arrangé l'oreiller, j'ai fait le lit comme si j'effaçais mes empreintes et je suis ressorti. La pendule du salon marquait quatre heures pile. Le Rital m'avait demandé d'être ponctuel et j'avais déjà une demi-heure de retard.

- Ce type est bizarre : si tu traînes, il est capable de prendre la fuite, avait-il dit.

C'est là que m'était apparue la première image de Mendívez. Un chardonneret. Je n'avais pas encore mis de visage sur son nom, mais je me l'étais représenté agrippé au dossier de la chaise du bar avec ses petites pattes d'oiseau, prêt à s'envoler à la première menace.

Le salon de la pension était vide. Les seules voix venaient de la télévision; doña Raquel avait dû s'endormir devant le feuilleton. J'ai tenté d'être le plus discret possible. Je n'avais pas la moindre envie de la croiser, de voir sa face peinturlurée et la naissance de ses nichons. J'ai ouvert la porte d'entrée comme si je tournais la page d'un livre mais, en la refermant, je n'ai pu éviter le tintement des clochettes.

– Qui c'est ? a-t-elle demandé alarmée. Qui est là ?

J'avais déjà un pied dans la rue et je ne lui ai pas répondu. Sur le trottoir, sa chaise roulante presque collée au mur, le vieux Raúl prenait le soleil d'hiver, les yeux clos et la bouche ouverte. Je l'ai salué. Il a entrouvert une paupière, puis a dodeliné de la tête. Trois ans plus tôt, à l'époque où il était arrivé à la pension, en pleine Coupe du monde, c'était un homme élancé doté de deux jambes pareilles à des fils de fer, d'une femme plus âgée que lui et d'une vieille Citroën déglinguée.

Il avait d'abord perdu l'équilibre et avait dû se servir de sa femme comme d'une canne pour se rendre de la pension au garage qui se trouvait au coin de la rue. Puis sa femme était morte et le vieux avait commencé à se glisser le long des murs, comme un homme-araignée ayant le vertige. S'il l'avait pu, il aurait emmené sa voiture jusque dans son lit, mais il était obligé de s'en

défaire et de l'abandonner dans la rue comme s'il s'agissait d'une armure. Il n'était même plus capable de marcher jusqu'au garage. Il descendait, s'enlaçait à un arbre, faisait deux pas jusqu'à la porte et ne se décollait pas des murs jusqu'au lendemain.

Un matin il est sorti et la voiture n'était plus là. C'était comme si on lui avait volé tout son squelette. Il n'a pas pu ou voulu faire un pas de plus. Doña Raquel a décrété que sa pension n'était pas une maison de retraite et s'est arrangée pour le faire admettre à l'hôpital Ramos Mejía. Elle a emballé ses affaires l'après-midi même et le lendemain elle avait déjà reloué sa chambre.

Avec l'Indien Contreras, nous allions le voir deux fois par semaine. Certains jours, le vieux était au mieux de sa forme et d'autres, il ne nous reconnaissait pas. Moi, il me semblait plutôt qu'il n'avait pas envie de parler et faisait comme si on n'existait pas, ou qu'il tiquait parce qu'on ne lui avait pas apporté de cigarettes. Nous, de toute façon, on continuait à lui rendre visite, on était les seuls à se soucier de lui.

Un après-midi, un médecin au visage sympathique est venu nous trouver :

- Ça y est, le grand-père peut rentrer chez lui.
- Ce n'est pas notre grand-père et il n'a pas de chez lui, a répondu l'Indien.
- Il nous a dit que vous étiez ses neveux et que vous viviez avec lui.
- C'est un vieux menteur, ai-je protesté. On le connaît à peine de la pension.

Le médecin nous a conduits devant la porte d'un bureau où une pancarte indiquait « Services sociaux ».

– Si vous ne l’emmenez pas, il va être placé dans un hospice, et là, ce sera fini, il ne pourra plus sortir.

Nous nous sommes regardés, l’Indien et moi. Nous ne savions pas quoi faire. Le médecin a entrouvert la porte, tout juste assez pour y passer la tête, et a annoncé que les neveux du patient 215, lit 4, étaient là. Il nous a serré la main et il est parti. De l’intérieur, une femme nous a crié d’entrer. Une blonde géante, enveloppée dans une blouse verte, a sorti des papiers du tiroir de son bureau et nous a tendu un stylo.

– Alors comme ça, le grand-père s’en va.

J’ai voulu lui expliquer qu’il y avait erreur, mais l’Indien a fait celui qui étudiait les papiers, a saisi le stylo et signé. L’infirmière a gardé l’ensemble et elle est sortie.

– T’inquiète pas, m’a dit l’Indien, j’ai fait une signature bidon.

La porte s’est aussitôt rouverte. Là, assis sur une chaise roulante, un petit paquet à la main, se tenait le vieux Raúl. Il nous observait comme si nous étions les contrôleurs du dernier train de sa vie et qu’il voyageait sans billet. L’Indien m’a regardé, il a pris la chaise et s’est mis en route.

– Putain, mais comment on va l’emmener ?

– Comme ça, a-t-il répondu et il a pressé le pas.

Personne ne nous a arrêtés. À la sortie, nous avons dit au type de la sécurité qu’on l’emmenait jusqu’à la voiture et qu’on leur rendait la chaise. On n’avait pas de voiture, alors on s’est engagés dans la rue Venezuela et

on a continué notre chemin, tranquilles, comme deux frères qui sortiraient promener leur oncle.

- On va le mettre où ?

- À la pension, a répondu l'Indien.

- Et la vieille ?

Il a haussé les épaules. Nous avons tous deux examiné le vieux, il avait l'air heureux et souriait à tous les passants comme si, vu depuis sa chaise roulante, le monde était un peu meilleur que ce qu'il était en réalité.

- Ici, pas question, a lancé doña Raquel quand elle nous a vus entrer, et elle s'est plantée au milieu du couloir pour nous barrer le passage.

- Laisse-moi faire, m'a chuchoté l'Indien, et il l'a entraînée à la cuisine.

J'ignore de quoi ils ont parlé et ce qu'il a pu lui promettre, toujours est-il que le vieux a pu rester et, en plus, pour que ce soit plus pratique, dans une chambre au rez-de-chaussée.

Le Rital devait être en train de me maudire. Il était quatre heures et quart et le bus n'arrivait toujours pas. Enfin, il est apparu. Je me suis installé à la première place. La marche lente sur le pavé résonnait dans tout mon corps et me donnait envie de dormir. Il ne manquait plus que je m'endorme et que je rate mon arrêt. Dans le doute, j'ai demandé au chauffeur de m'avertir à l'angle des avenues 9 de Julio et Diagonal. Il ne m'a même pas regardé.

Le Rital ne m'avait pas dit grand-chose sur Mendívez, trois fois rien. Un camarade de lycée. Né sous une mau-